



LES TANNERIES 234 RUE DES PONTS LESTANNERIES.FR
45200 AMILLY

EXPOSITION COLLECTIVE
COMMISSARIAT THIERRY DAVILA

ABSTRACTION, ABSTRACTIONS !

EXPOSITION
DU 30 MAI AU 30 AOÛT 2026

Avec les œuvres de Nicolas Aiello, Francis Alÿs, William Anastasi,
Silvia Bächli, Katinka Bock, Philippe Decrauzat, Philippe Gronon,
Jacques Julien, Ad Minoliti, Pascal Pinaud, Delphine Reist,
Emma Reyes, Christian Robert-Tissot, Edgar Sarin, Alain Séchas,
Agnès Thurnauer, Franz Erhard Walther

INFORMATIONS PRATIQUES

02.38.85.28.50
contact-tanneries@amilly45.fr

Ouvert du mercredi au dimanche
de 14h30 à 18h - Entrée libre

Les Tanneries
Centre d'art contemporain
234 rue des Ponts - 45200 Amilly

Adresse postale:
Mairie d'Amilly,
B.P. 909
45200 Amilly Cedex

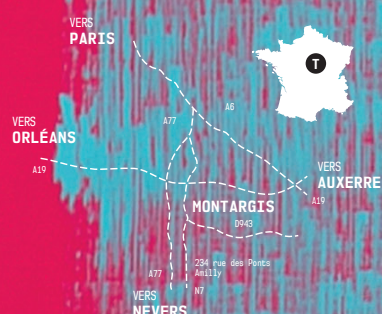


ACCÈS

• Transports en commun depuis Montargis :
Réseau bus Amelys
Ligne 5 Mirabeau < > Hôpital / Arrêt
Tanneries

• Par le train depuis Paris
Ligne nationale Paris - Nevers
au départ de la Gare de Paris Bercy.
Ligne régionale Paris - Montargis
au départ de la Gare de Lyon.
Arrêt gare de Montargis

• Par la route depuis Paris
A6 direction Lyon, puis A77. Montargis,
sortie D943 Amilly Centre.





Delphine Reist, *Houle*, 2023, chaises pivotantes, piste de danse, encre, vue d'exposition au Museum Tinguely. Courtesy de l'artiste et des Galeries Lange + Pult et Galerie Laurent Godin.
Photo : Bettina Matthiessen.

Eric Degoutte : Cet entretien nous permet d'évoquer le projet Abstraction, Abstractions ! que tu proposes aux Tanneries, dans l'ensemble du site, à partir du mois de mai 2026. Je voudrais t'inviter à revenir peut-être dans un premier temps sur l'idée générale qu'on se fait de l'abstraction, historiquement pensée comme autonomie formelle et possible expression d'un retrait du monde et du réel. Il me semble que l'enjeu de ton exposition est aussi de montrer combien et comment l'abstraction se reconfigure, au-delà de sa définition canonique. Est-ce que tu peux aborder cette idée ?

Thierry Davila : Le terme « abstraction » dans le titre est en réalité un abus de langage. Ce n'est pas l'abstraction pour elle-même, ce n'est pas l'abstraction moderniste, loin de là. C'est ce qu'on pourrait appeler une abstraction très étendue, très déterritorialisée, c'est-à-dire qui sort de son cadre historique et esthétique habituel pour aller vers d'autres zones de l'expérience formelle et sensible. Par exemple, Franz Erhard Walther, présenté dans l'exposition, est un des plus grands artistes allemands vivants aujourd'hui, et on ne peut pas dire qu'il soit un artiste abstrait. Ça n'a même aucun sens de le dire. Pourtant, dans son travail, il y a de l'abstraction. C'est là un des vecteurs de sens de l'exposition.

Donc, cette exposition parle d'abstraction. Elle explore des œuvres dans lesquelles la question de l'abstraction est incluse, mais en même temps, ça n'est pas une exposition d'art abstrait *stricto sensu*.

ED : Cette dimension abstraite des œuvres ici exposées s'inscrit dans un rapport performatif. L'abstraction, dans son approche historique habituelle, l'est aussi d'une certaine manière. Elle l'a été justement dans un champ de différenciation vis-à-vis d'une réalité de la création à l'époque. Aujourd'hui, elle semble être devenue un outil parmi d'autres, de la même manière qu'il est possible de percevoir ainsi le minimalisme, le retour à des formes de minimalisme qui sont très présentes dans la création contemporaine. Tu confirmes, cette idée ?

TD : Oui, là aussi, il y a moins du minimalisme que du minimal. Je ferais une distinction entre une œuvre minimale et une œuvre minimaliste. Une œuvre minimaliste, elle est cadrée historiquement. On va lire les textes de Judd, on va regarder Dan Flavin, ça c'est le minimalisme. Dans cette exposition, il y a des œuvres minimales. D'une certaine manière, Katinka Bock va faire au moins une œuvre minimale ici. C'est une façon de tisser un lien avec l'histoire justement de

ces formes très économes d'elles-mêmes, très peu emphatiques, et qui sont dans une approche qu'on pourrait qualifier de formelle.

L'exposition est assez formelle justement. Elle parle/part des formes, elle parle/part des dispositifs dans l'espace. La présence de l'œuvre dans l'espace est le début de la construction de l'exposition. L'embrayeur, c'est ce



Ad Minoliti, *Playboard*, 2023, acrylique et impression sur toile, 100 x 150 cm. Courtesy de l'artiste et de la Galerie Crèvecoeur Paris.

rapport entre l'espace tel qu'il existe et la forme telle qu'elle peut résonner par rapport à cet espace. Il y a des œuvres qui sont conçues expressément pour la Grande Halle, en résonance avec elle – celle de Katinka, donc et par exemple, mais aussi l'intervention de Pascal Pinaud.

Dans cette exposition, les artistes ont plusieurs œuvres qui sont montrées. *Abstraction, Abstractions !* propose ainsi des variations sur des corpus d'œuvres qu'on va retrouver à différents moments du parcours. Il s'agit d'une balade au milieu des œuvres et de leurs lignes de fuite : quand on quitte la Grande Halle, il y a des pièces dont on retrouvera les échos à l'étage. L'enjeu est de faire varier les dispositifs – les mises en situation de l'abstraction, les montages – à partir d'un corpus choisi, que l'on retrouve sous de nouveaux aspects au fur et à mesure de la découverte de l'exposition dans le lieu.

ED : On a bien compris où tu te situais par rapport à cette question de l'abstraction. Ce qui se manifestera dans l'exposition, c'est en effet ce rapport à l'immédiateté de sa mise en situation, l'immédiateté de la perception, de la proximité avec le geste, la matière, l'intention qui la convoquent. On est vraiment dans un principe de réactualisation amplifié par le fait d'avoir plusieurs œuvres d'un artiste dans l'exposition.

TD : C'est une exposition très située. C'est même pour certaines œuvres une exposition in situ. Je pense à la grande pièce de Pascal Pinaud dans la Grande Halle. C'est vraiment une œuvre pour le lieu, à partir de son œuvre à lui, mais qui trouve ici un écrin qui redynamise un certain rapport à la matière, à l'architecture, à l'horizontalité et à la peinture, au tableau.



Pascal Pinaud, *IKEA Four*, 2023, cartons, tissus d'ameublement, peinture aérosol, aluminium, 104,5 x 174 x 19 cm. © Pascal Pinaud, ADAGP, Paris, 2026. Courtesy de l'artiste. Photo : François Fernandez.

A chaque fois s'engage un dialogue avec l'écrin proposé : ce centre d'art est un lieu de production, un lieu de création spécifique. Cette vocation se prolonge à travers cette exposition parce que beaucoup d'œuvres sont situées ici d'une certaine manière et pour la première fois de cette façon-là.

Je tiens vraiment à préciser, par ailleurs, que c'est une exposition formelle. C'est la forme qui compte dans sa relation à l'espace. C'est la forme dans l'espace. Et c'est à partir de là que, pour ma part, je travaille. Une exposition formelle

sur l'abstraction déterritorialisée. C'est un peu pompeux comme vocabulaire mais cela permet d'exprimer certaines choses quand même.

ED : Il y a dans ta démarche beaucoup de choses qui viennent résonner avec la jeune histoire du lieu, la jeune histoire des Tanneries, puisque le projet s'est vraiment construit sur une recherche des moyens convoqués pour favoriser les conditions d'émergence du geste. Un geste considéré dans sa réalité formelle, dans sa réalité matérielle, mais aussi un geste considéré dans le rapport à l'intention, en fait, à l'idée de faire. Les Tanneries, depuis leur ouverture, font de l'invitation à la production in situ – ou, en tout cas, des productions dialoguant fortement avec les espaces du centre d'art – une réalité, un continuum sur lequel tu viens tout à fait te poser, te situer, j'ai envie de dire, et nous permettre d'ailleurs de prolonger l'idée un peu plus loin.

Il y a un autre élément aussi qui vient résonner fortement avec le projet. Tu as parlé du principe de montage, comme mise en place, mise en situation des éléments qui renvoie directement à l'idée de l'apparement que porte aussi le projet du centre d'art à travers son intitulé « Des maisons apparentées ». L'apparement est une logique merveilleuse quand on y réfléchit, à la fois dans l'idée de faire exposition et de construire l'exposition, mais aussi d'animer une pensée active dans la relation à l'œuvre qui vient clore un principe donné. Il y a quelque chose dans Abstraction, abstractions ! qui est tout à fait résonant. Cela justifie l'invitation qui a été faite et qualifie la manière dont tu t'es investi. Cette idée d'apparement qui qualifie le site, comment te l'appropries-tu, comment l'instrumentalises-tu dans ton rapport à l'exposition ?

TD : Je crois que faire une exposition, c'est essayer d'inventer une amitié entre les œuvres. Donc ça c'est vraiment au cœur de l'apparement. L'amitié entre les formes, c'est cela que produit une exposition. On pourra d'ailleurs être surpris de découvrir aux Tanneries une amitié entre l'art d'Alain Séchas et celui de Delphine Reist, par exemple. On ne peut pas imaginer des travaux plus opposés que ceux de Delphine et d'Alain. Et en même temps, il y a des choses qui résonnent fortement entre eux.

J'ai aussi découvert une amitié entre des œuvres d'artistes de génération et d'horizon de pensée très différents : Emma Reyes et Agnès Thurnauer, Edgar Sarin et Philippe Gronon, entre autres. Et puis, il y a cette volonté aussi de montrer des artistes de toutes les générations. William Anastasi, artiste américain décédé à 90 ans, se retrouve avec Ad Minoliti, artiste argentine qui a 46 ans aujourd'hui. C'était important de circuler dans des temporalités et des géographies différentes.

ED : Je suis ravi et heureux d'entendre parler de ce besoin de révéler les amitiés entre les œuvres, entre les artistes. Parce que c'est vraiment ce qui résonne aussi dans l'idée d'apparement et dans la posture, en tout cas, qu'on essaie d'avoir nous, ici aux Tanneries, vis-à-vis des artistes et des œuvres, des publics aussi. Cette mise en regard est intéressante parce qu'elle définit à la fois – en même temps – l'objet qui est vu et le sujet qui regarde. Le parcours qui va être proposé dans Abstraction, abstractions ! sera vraiment de cet ordre-là.



Emma Reyes, *Untitled*, 1969 Acrylique sur papier, 87 x 71 cm. Courtesy of Association Emma Reyes and Crèvecoeur © Emma Reyes, ADAGP, Paris, 2026. Photo : Laurent Edeline

Chacun pourra en effet passer d'un lieu à l'autre, d'une situation à l'autre. C'est en cela aussi que se dégage peut-être ce principe de communauté dont tu as parlé, qui pour moi renvoie directement à

l'idée de la maisonnée. Souvent, on aborde les questions des lieux de vie dans le rapport à l'architecture ou au bâti, au contenant. Mais le contenu a beaucoup de qualités structurantes aussi. Et la maisonnée, c'est tout ce bruit du vivant qui vient résonner d'espace en espace. Je crois que c'était aussi ta volonté d'être dans ce rapport à cette vie bruisant, à cette vie qui se signifie, vivifiante, dans justement l'idée de prendre un petit pas de côté sur la question de l'abstraction pour mieux la considérer.

TD : C'est vrai et cela se retrouve aussi dans l'utilisation de l'extérieur des bâtiments. Tu as eu cette idée – je n'avais pas pensé à cette chose, c'est toi qui y as pensé –, en voyant les premières œuvres de Christian Robert-Tissot, quand il a commencé aussi par travailler à l'extérieur, tu as eu l'idée donc de lui demander de faire une pièce à l'extérieur. Je trouve que c'est vraiment une excellente idée. On verra l'œuvre de Christian Robert-Tissot en allant dans le parc, dans les alentours naturels du bâtiment, mais aussi depuis le bâtiment, à partir de la verrière, notamment en ouvrant une porte-fenêtre qui donne sur le balcon, qui permet de dominer le parc. Ceci amène à considérer les Tanneries dans la totalité de leur ampleur spatiale, naturelle et construite, industrielle et paysagère.

ED : Un dernier mot Thierry – et je te laisse clore cet entretien dans la foulée. Je voulais te remercier beaucoup de l'attention portée à ce lieu singulier que sont les Tanneries, dans la